

La mise en scène de la vie quotidienne, Erving Goffman

Introduction :

Goffman a consacré son œuvre dans l'étude des interactions de face-à-face. Dès sa thèse de 1953, il se propose d'étudier l'« interaction dans notre société comme un type d'ordre social » et lors de son discours d'investiture à la présidence de l'American Sociological Association il discute de sa préoccupation constante et principale : « Promouvoir l'acceptation de ce domaine du face-à-face comme un domaine analytiquement viable – un domaine qui pourrait être dénommé, à défaut d'un nom plus heureux, l'ordre de l'interaction ». Malgré cette constance, l'œuvre de Goffman est hétérogène. Comme il le dit dans la note d'avertissement des Relations en Public : « Je fais feu sur une cible en me plaçant à [des] positions différentes et inégalement espacées ; je ne prétends pas faire un tir de barrage ». Cette note d'introduction pourrait servir à définir son œuvre tout entière. Les interactions sont toujours la cible mais Goffman utilise plusieurs métaphores pour en rendre compte. La plus célèbre est la métaphore théâtrale dont il use dans le premier tome de La Mise en Scène de la Vie Quotidienne : La Présentation de Soi. Goffman met le projecteur sur le « décor » dans lequel les acteurs évoluent, le « masque » qu'ils portent, le « rôle » qu'ils jouent... Dans le même esprit Goffman développe son analyse dans Les

Cadres de l'expérience. Ailleurs il considère les interactions comme des jeux. Enfin, dans *Les Relations en public*, il envisage nos interactions comme des rites manifestant la valeur sacrée de chaque individu. Ce qui est en jeu dans *Les Relations en public*, c'est bien la confrontation des soi, le jeu de frontière entre deux individualités qui doivent nécessairement s'envahir réciproquement tout en conservant leur autonomie et leur représentation réciproque d'elles-mêmes. C'est de cette tension quotidienne entre le moi et l'autre que je vais vous parler ici. Comment parvenir à conserver les frontières individuelles dans la vie publique ? L'enjeu du texte est le suivant :

« Dans ce livre je m'intéresse aux règles fondamentales et aux régulations corrélatives du comportement qui appartiennent à la vie publique, aux personnes qui se joignent, aux lieux et aux manifestations sociales où à lieu ce contact en face à face. Je m'intéresse donc particulièrement à l'ordre public. »

Chapitre 1 : Les représentations :

Ce premier chapitre redéfinit la notion d'individu. L'individu de Goffman est un individu de l'apparaître qui évolue selon les situations, ou selon les interactions auxquels il est confronté. L'individu est pensé comme une matière éteinte qui prend une certaine forme selon la situation. Au quotidien, l'individu est multiple. Les cas étudiés dans le premier chapitre

envisagent l'individu d'une part comme une unité véhiculaire, d'autre part comme une unité de participation. Ainsi voyons premièrement le cas des unités véhiculaires.

« Une unité véhiculaire est une coque d'un certain type, contrôlée par un pilote ou un navigateur humain. »

L'unité véhiculaire peut prendre des formes multiples telles que le corps, la voiture, le métro, le vélo... Il est important ici de considérer que ces unités ont besoin d'un code de la circulation, qui apparaît pour l'auteur comme une des règles fondamentales qui fournit les bases de l'ordre public. Une société est ordonnée quand les individus suivent un certain nombre de règles leur permettant de suivre le bon mode de vie. Par exemple, on ne marche pas comme on veut dans la rue. Il ne faut pas s'accrocher à un autre individu, auquel cas il est nécessaire de s'excuser pour ne pas que celui ci se sente agressé, qu'il éprouve un sentiment d'injustice. Un certain code du regard est autorisé lorsqu'on croise un individu, si ce code est remis en cause il y a offense à autrui... Le code a pour fonction de fournir « un modèle sûr au trafic. » L'important lors d'un déplacement c'est d'être sûr de n'être pas troublé et de ne pas troubler. L'individu du quotidien, qui a le sentiment de se mettre en danger en sortant de chez lui, doit s'assurer que les autres respectent les codes. L'individu se caractérise donc premièrement par sa fragilité. Plus que

l'individu, c'est son image sociale qui est fragile et risque constamment d'être remise en cause.

La deuxième forme d'unité de l'individu en public est plus complexe. En effet, l'unité individuelle n'est pas seulement l'unité d'un individu mais peut être l'unité d'un couple ou d'un groupe d'individu. L'ordre public repose sur une différence de traitement des unités individuelles. On ne traite pas un individu seul de la même manière qu'un couple ou un groupe. Tous les lieux publics sont divisés pour accueillir des groupes ou des individus seuls. Prenons l'exemple d'une brasserie ; elle peut accueillir au niveau du bar des individus seuls avec toujours cette possibilité de les considérer péjorativement comme « les piliers de bar », et peut accueillir des groupes pour lesquels des tables sont réservées. Un autre exemple peut être celui d'une réunion au sein de laquelle il est possible de venir seul ou accompagné. Les personnes venant accompagnées sont envisagées comme une seule unité et reçoivent un traitement spécifique. C'est ainsi qu'il est possible de distinguer les « individus seuls » des « individus avec ». Les individus seuls subissent une pression sociale plus forte et se conforment bien plus aux exigences de la société. L'auteur ne donne pas d'explication sur le fait qu'il y ait une pression plus forte pour les individus seuls, mais on peut imaginer qu'il existe une certaine méfiance à leur égard. Que peut-il avoir d'étrange pour n'avoir personne avec qui sortir ? Telle est la question tacite que se

posent les autres personnes. On ne s'expose pas seul à l'ordre public sans raison puisque celui-ci est à la fois dangereux et exigeant. Si donc un individu sort seul, c'est qu'il est lui-même un danger potentiel.

Chapitre 2 : Les équipes :

Le deuxième chapitre du recueil est consacré aux territoires du moi. L'idée développée dans ce chapitre est que les règles du droit n'ont pas seulement pour but de permettre la circulation, mais aussi de marquer les territoires respectifs des individus. Comme le dit l'auteur à la page 43 du recueil :

« Au centre de l'organisation sociale se trouve le concept de droit et, autour de ce centre, les vicissitudes de la défense de ces droits. »

Le droit est envisagé comme un titre de possession et contrôle d'un bien. La méthode de segmentation des droits fonctionne par une territorialisation et un marquage des territoires concernés. Erving Goffman explique trois formes de territoires : les territoires fixes qui sont les propriétés d'un droit unique, les territoires situationnels qui font partie de l'équipement matériel fixe d'un lieu, et les réserves égocentriques qui sont les objets gravitant autour du droit. C'est au sein de ces territoires que l'individu évolue et doit respecter les règles propres à chaque territoire. Chaque territoire possède un droit spécifique ayant pour but de montrer à chaque instant ce qui appartient à qui. Le droit dans le

domaine public détermine les possessions respectives de chacun. Un marqueur est un signe qui indique qu'un possesseur revendique ses biens. Les marqueurs peuvent être divisés en deux groupes dont chacun joue un rôle particulier : un rôle d'attribution d'une part et de séparation d'autre part. Ils jouent un rôle d'attribution dans le sens où ils permettent d'identifier leur possesseur et de séparation car les marqueurs évoluent au sein d'un territoire.

Les territoires ne sont cependant pas à l'abri d'une invasion, ils ne sont jamais définitivement acquis. Des violations et des offenses territoriales peuvent être effectuées par d'autres individus. Les violations et offenses sont toujours le fait d'un individu qui envahit, de manière volontaire ou non, un territoire revendiqué. Goffman envisage la violation en sollicitant l'intervention des cinq sens. Une violation peut intervenir lorsqu'un individu nous regarde de manière indiscrete, lorsqu'il produit des sons trop dérangeants, ou encore lorsqu'il nous touche sans autorisation. Les corps humains, fragiles, doivent être manipulés selon des règles strictes car l'importance de garder la face en public est si grande qu'une légère offense peut ouvrir un danger. Il suffit de peu pour détruire publiquement un individu La sortie de territoire est toujours un risque social majeur., en effet sortir de son territoire personnel, c'est s'exposer au grand jour, c'est retrouver l'enfer des autres. Pourtant, il est nécessaire à l'homme de

partager avec autrui et donc d'entrer dans un territoire dangereux ; les chapitres 3 et 4 abordent ce sujet.

Chapitre 3 : Les régions et le comportement régional :

Goffman aborde la question des échanges, il les envisage comme des rituels. Le troisième chapitre s'ouvre sur le constat de la baisse des rituels religieux. De nos jours les seuls rituels partagés par tous sont les rituels interpersonnels. Le sacré serait ainsi passé d'une orientation vers dieu à une orientation vers les affaires humaines profanes, le profane est devenu sacré. Il est possible ici d'interroger l'homme vu par Goffman.

L'homme doit-il nécessairement être habité par une forme de sacré ?

L'auteur envisage ainsi le rituel :

« Le rituel est un acte formel et conventionnalisé par lequel un individu manifeste son respect et sa considération envers un objet de valeur absolue, à cet objet ou à son représentant. »

Le rituel possède un côté positif et négatif. Le rituel ou l'échange confirmatif concerne la réaction nécessaire produite par un individu lorsqu'un tiers entre en contact avec lui. Dès qu'un individu sollicite un tiers, ce dernier ne peut pas ne pas donner de réponse au premier. Peu importe la réponse, il réagira. Ces échanges peuvent surgir dans trois circonstances qui sont les affaires, le hasard ou les cérémonies. Dans une infraction, il y a une personne, soumise à une obligation, qui offense

et une personne dans l'attente de réparation, un ayant droit, qui est offensé. « La fonction de l'activité réparatrice est de changer la signification attribuable à un acte, de transformer ce qu'on pourrait considérer comme offensant en ce qu'on peut tenir pour acceptable. »

L'offenseur est obligé de solliciter l'ensemble de ses capacités pour parvenir à rétablir la situation de l'offensé. Il utilise son corps et son esprit et les fait exprimer pour parvenir aux trois possibilités considérées : les justifications, les excuses, et les prières. Si l'offense est assumée, il n'y a pas recherche de réparation. L'offenseur comme la victime doivent se montrer qu'ils ne sont pas substantiellement offensé ou victime.

Chapitre 4 : Les rôles contradictoires :

Les signes du lien sont toutes les indications qui unissent les personnes ou à propos des relations, qu'elles impliquent des objets, des actes ou des expressions. Goffman distingue deux types de relation : les relations « anonymes » et les relations « ancrées ». Elles concernent les interactions sans objet officiel, résultant de la simple coprésence de plusieurs individus dans des lieux publics. Elles peuvent inconsciemment poser la base de relations futures. Les relations qui sont déjà installées sont une entité structurante qui possède trois critères : un nom de la relation qui apparaît comme une désignation publique et uniforme des

deux extrêmes (frères, amis, collègues...) ; des termes de la relation qui caractérisent la situation de celle-ci et enfin une étape qui est la phase d'une relation dans le déroulement de son histoire naturelle (début, période de tensions, fin...). Les signes du lien permettent d'identifier ces trois critères qui répondent à trois questions : à quel type de relation a-t-on à faire ? Comment se passe la relation ? Et, où en est la relation ? Les signes sont évidemment visibles lorsque les deux extrêmes sont présents mais peuvent aussi l'être lorsqu'un ou aucun des individus n'est présent. Pour montrer la nature de la relation, les deux extrêmes doivent s'exprimer par leurs postures, leurs gestes et leurs expressions vocales. L'individu est donc plongé dans la relation, il doit se donner entièrement car ses signes sont souvent ambigus. Il est plus facile d'identifier des relations presque anonymes, en effet les relations quotidiennes (de bureau, de services, de voisinages...) sont immédiatement identifiables.

Chapitre 5 : La communication étrangère au rôle :

Ce chapitre se penche sur l'environnement et l'activité de l'individu au quotidien en appliquant la méthode éthologique. Goffman propose de séparer deux modes d'activité : les « activités quotidiennes » et les « activités attentives ». Les premières sont réalisées de manière inconscientes et sont possibles lorsque l'environnement renvoie des

apparences naturelles ou normales. Les secondes sont des activités conscientes qui répondent aux alarmes. Ce qui permet à l'individu de naviguer entre ces deux modes d'activités c'est une aptitude à la « vigilance dissociée ». L'individu a toujours conscience de la situation dans laquelle il se trouve et est toujours plus ou moins prêt à réagir en cas d'alarme. Cette domination est le résultat d'un enseignement organisé par un autre individu qui est lui-même parvenu à dominer l'environnement. Pour que l'individu parvienne à cette domination, les autres doivent l'aider en agissant de façon conforme aux attentes, c'est-à-dire qu'ils doivent agir normalement. Cette attitude des autres permet à l'individu d'effectuer progressivement une surdétermination de la normalité. Une fois que l'individu est parvenu à élargir son *Umwelt*, il est capable de s'engager seul au sein de l'ordre public. Cet engagement comporte des impératifs dont le plus important est d'apparaître normal aux autres. Si l'individu n'est pas conforme à son image, il devient source d'alarme. D'ailleurs le soupçon est partout présent. Comme le dit Goffman :

« Nous avons donc affaire à un spectacle de la normalité où un individu cherche à découvrir des signaux d'avertissement tout en dissimulant ses soupçons, tandis que les autres dissimulent la menace ou l'opportunité qu'ils sont pour lui, tout en cherchant les signes de ses soupçons. Ces deux faux-semblants convergent pour produire les apparences perçues

comme normales, les transformant en un spectacle de la normalité, spectacle où tous les participants ont le devoir d'agir ouvertement. »

Chapitre 6 : La maîtrise des impressions :

Ce chapitre parle de la maladie mentale, la folie. La folie se distingue de la maladie médicale au sens où celle-ci se dissocie de la substance de la personne aux yeux de la société. La maladie mentale colle à l'individu qui ne peut plus assumer la place qui lui était accordée. Goffman nous dit :

« (...) les symptômes mentaux sont des actes accomplis par un individu qui proclame ouvertement devant les autres qu'il lui faut une idée de lui-même que son organisation sociale ne peut ni lui permettre ni influencer beaucoup. »

Ce qui est en jeu dans la maladie mentale c'est le changement d'image que renvoie un individu et qui ne peut être acceptée par la société. L'individu change de face et révèle l'envers des conventions sociales et la fragilité de la société. Il remet en cause les fondements peu solides de celle-ci puisqu'ils ne reposent que sur les apparences et provoque des ravages dans son organisation et dans les esprits de ses membres. L'ironie de l'ordre public se trouve dans le fait que le fou lui révèle sa propre folie. Nous concluons cette partie avec Goffman :

« Le maniaque renonce à tout ce qu'une personne peut être, et renonce à tout ce que nous retirons de la prudence de nos rapports mutuels. Ce faisant, et qu'elles que soient ses raisons, il nous rappelle à la réalité de ce tout, et à sa pauvreté. Cette leçon qu'il nous donne, c'est, à peu de choses près, celle que nous enseignent tous les gêneurs qui ne restent pas à leur place. »

Chapitre 7 : Conclusion :

« Ainsi donc, non pas les hommes et leurs moments, mais plutôt les moments et leurs hommes. »

Goffman fait des moments quelconques de la vie quotidienne un outil d'analyse sociologique. Dans le recueil que nous venons de traiter, les moments quelconques révèlent les règles de l'interaction humaine ayant pour but de rendre un peu plus humain un environnement effrayant. Les petits gestes effectués tous les jours inconsciemment, les discours météorologiques de la boulangère, les blagues des collègues de bureaux, loin d'être des moments plus ou moins pénibles à affronter au quotidien, sont en réalité l'unique création que les individus ont trouvée pour se signaler comme pacifiques. Les petits moments soutiennent l'édifice social qui repose donc sur une base peu solide. C'est pourquoi cet édifice géant menace à tout moment de s'écrouler. C'est pourquoi le fou est si alarmant. Le quotidien est la solution qu'a trouvée la société

pour constituer un ordre public au sein duquel les individus peuvent empiéter sur leurs territoires respectifs sans craindre d'alarme. Les rituels du quotidien possèdent donc une valeur primordiale en ce sens qu'ils portent la possibilité du lien social. Sans les paroles et gestes du quotidien c'est le règne de l'étrange qui reprend ses droits. La peur est aux frontières individuelles. Le double impératif de l'ordre public est de constamment repousser les frontières et d'accepter les invasions barbares. C'est ce double impératif contradictoire avec lequel chacun doit jouer, tout en apparaissant normal, pour pouvoir évoluer sans problème au sein de la société.